

## **Les chemins escarpés** **de notre identité, de notre singularité et de notre dignité.**

Tout bouge... et de plus en plus vite... tout notre environnement, notre cadre de vie, nos modes de vie, notre vie elle-même, changent et changeront plusieurs fois au cours de notre existence... et, peu ou prou, nous en avons pris acte : notre vie professionnelle, notre lieu d'habitation, nos relations et notre vie affective, sont appelées à se modifier d'une façon que nous ignorons aujourd'hui, qui bousculera inévitablement nos repères, nos certitudes et toutes nos attaches, bref tout notre cadre de référence... et cela **n'est pas pour nous déplaire** (nous n'aimerions pas du tout nous sentir encastrés dans une vie déterminée à l'avance, ni vivre nos relations dans un cadre imposé !)

Mais cela nous oblige aussi, à nous repositionner en prenant en compte les contraintes et les opportunités contradictoires de l'existence : c'est une sacrée aventure qui se présente devant nous ! La route n'est pas tracée, nos appartenances ne sont pas définitives ; constamment sollicités par les événements qui surviennent, nous sommes seuls à pouvoir décider de notre itinéraire, tout en sachant les dettes que nous devons à notre entourage, en comptant sur les amis et sur la famille et en nous comprenant nous-mêmes partie-prenante de multiples collectifs ...

Certes ce contexte mouvant n'est pas vraiment nouveau, mais il devient dominant, il est de plus en plus ressenti par les jeunes... et aussi par les moins jeunes ! Il bouscule en conséquence, les conceptions que nous nous faisons de l'existence et de la personne humaine !

Le Mouvement La Vie Nouvelle a pris en compte cette mutation en créant un nouveau secteur « Nouveaux Modes de vie » ; mais c'est aussi sa référence au « personnalisme » d'Emmanuel Mounier, qui se trouve, de fait percuté. Celui-ci avait été élaboré dans un contexte franco-belge marqué par

- des nationalismes qui venaient de déchirer l'Europe dans deux guerres mondiales
- des luttes sociales qui annonçaient la Guerre Froide
- des matérialismes scientistes, marxistes et libéraux,
- une conception de la laïcité qui confinait la religion dans la sphère privée ou dans des cercles confessionnels

Il proposait une voie communautaire certes minoritaire, mais claire et courageuse : la figure de la « personne » était son emblème ; elle reprenait l'héritage spirituel chrétien en le « déconfectionnalisant » (à l'égard notamment de la hiérarchie ecclésiale) et elle donnait du sens à la vie à travers des « engagements à la fois individuels et collectifs » (teintés de scoutisme et d'existentialisme), au sein d'un monde conflictuel où les clivages sociaux, politiques et idéologiques étaient nettement reconnus ! Les enjeux du « combat » personnaliste étaient bien balisés et les alliances bien marquées !

Or c'est ce cadre qui a implosé ! Nous ne nous reconnaissons plus dans les « grands récits » de la Guerre Froide, de la Lutte de Classes, de l'affrontement contre le Matérialisme, le Communisme ou le Capitalisme. Par contre, plus que jamais nous percevons la complexité du monde, son injustice, la montée des inégalités et des précarités, la rapidité des changements, les risques écologiques, l'urgence d'avoir à réagir... mais aussi le plaisir du partage et la joie d'ouvrir le champ du possible ! Et simultanément, nous découvrons chaque jour davantage à quel point nos conditions socio-économiques et tout notre environnement planétaire mais aussi social pénètrent notre existence et la transforment de plus en plus vite.

Du coup, nos engagements ont changé de nature : ils se concentrent moins sur des grands combats existentiels ou sur des projets de société ; ils se méfient davantage des grosses organisations et préfèrent les actions à échelle modeste plus interactives et plus directement contrôlables ; ils sont moins assurés quant à leur permanence et à la certitude de leurs concepts ; le doute et les questions y prennent plus de part. Reste le refus de rester « spectateur » ou simple « suiveur », et le désir puissant de s'impliquer dans la multiplicité des interactions et des solidarités de l'existence, de façon diverse selon les périodes de la vie.

Parallèlement, la figure de la « personne » s'est complexifiée, diversifiée et fluidifiée : selon les âges, selon les parcours de vie, selon les mondes culturels et professionnels, l'inconscient de chacun et nos multiples interactions avec notre entourage forment chacune de nos « personnes » à travers des normes, des valeurs et des cadres de référence qui constamment « vont de soi », mais qui ne cessent de différer... sans que nous n'y prenions garde ! Face à ces déterminismes plus ou moins fluctuant, reste la possibilité d'« échappées personnelles et communautaires », et les spiritualités orientales ou les sagesse athées en ont ouvert de nouvelles ! Prise dans les contradictions de ses désirs et de ses solidarités, affrontée à des risques et à des opportunités disparates, la « personne » peut à nouveau se présenter comme une emblème commune à de multiples parcours escarpés pour peu qu'elle prenne chair dans l'éclat bigarré de chaque visage (Lévinas) ou dans l'intrigue secrète de chaque histoire de vie (Ricoeur) !

**Notre personnalisme communautaire fait de nous des « acteurs » sur une « scène » baignée de contradictions sociales et personnelles !** Il continue à rejeter tout matérialisme, tout scientisme, tout consumérisme, toute réduction de l'homme à de quelconques mécanismes ou déterminismes, en initiant un type d'échanges où la vie de chaque « personne » soit reconnue comme une « aventure » à la fois unique et collective, dont l'« intrigue » est à redécouvrir à chaque reconfiguration de son environnement !

L'objectif de ce Week End du 12/12 est de proposer **une relecture de nos diverses existences et de plusieurs situations types selon le scénario des « quêtes de reconnaissance »** qui nous met, davantage qu'à d'autres époques, aux prises avec notre identité, notre singularité et notre dignité : l'hypothèse est que la recherche d'une telle intrigue est un moyen efficace (**parmi bien d'autres possibles...**) de mettre en exergue la « personne » qui se démène entre ces trois pôles : les divers mouvements sociaux contemporains et nous-mêmes, sommes en recherche d'une « **identité** » qui est de plus en plus multiple et fluctuante et qui jamais ne réussit à nous satisfaire vraiment, car nous désirons avant tout affirmer une « **singularité** » où s'exprime notre personnalité et notre créativité individuelle et collective (... mais qui est peut-être un leurre), et préserver une « **dignité** » qui nous paraît si souvent offensée (... à tort ou à raison) !

### **1. Quel est ce besoin d'identité personnelle ?**

Tant que l'on est dans un mode de vie régulier, on ne se pose pas de question d'identité, il ne vient à l'esprit de personne (sinon de quelques intellectuels...) de se demander qui l'on est. Ce n'est que lorsque son corps et son affectivité changent que l'adolescent se pose des questions sur ses appartenances. Ce n'est que lorsque l'on est « jeté d'un travail » (par un licenciement ou par une mise au placard) que l'on s'interroge sur son identité professionnelle. Ce n'est que lorsque que l'on est en voyage ou « hors de chez nous » (ou en infraction à l'égard de l'ordre établi) que l'on a besoin de décliner son identité et de montrer ses papiers. Et plus on est dans une situation instable ou précaire, plus se renforce le besoin identitaire... les classes moyennes et les nantis (dont je suis) ont beau jeu de dénoncer les réactions identitaires ou de railler ceux qui sont en recherche d'identité!

Ce n'est donc pas un hasard si les mouvements sociaux ainsi que les sciences humaines et la philosophie politique ont de plus en plus versés sur la scène publique les questions d'identité et de reconnaissance à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle, à un moment où s'effondraient la domination des modèles occidentaux libéraux ou socialistes, où s'effritait la prégnance de l'idée de Nation et des solidarités de classe et où se généralisait un vaste mouvement de mondialisation, de métissage et de brassage des appartenances ainsi que des cadres de référence!

Quand tout notre environnement se met à trembler sur ses fondements (à commencer par Gaïa, notre Mère Planète et jusqu'à notre vie de couple !), quand lâchent les liens qui nous soutenaient, nous cherchons à nous raccrocher à des points d'appui fixes, à commencer par notre identité : ce nom et ce prénom qui nous ont fait sortir de l'anonymat quand nous avons été « déclarés », et toutes ces appartenances qui survivent à tous nos aléas et qui nous préservent des droits: c'est une question de sécurité élémentaire ! Ainsi par exemple, notre identité nationale nous « affine » à un régime de droits

sociaux, civiques et politiques ; on peut compter sur la « protection sociale et physique » qu'elle procure, quand, en rupture de ressources, on recourt au RMI, ou quand, à l'étranger, on fait appel à son ambassade.

Mais notre identité professionnelle ou sociale nous donne aussi un statut, un rôle à jouer, une autorité qui nous permet d'agir, de trouver une place dans la société et de réaliser ses projets. En définitive en cherchant à affirmer une identité, chaque individu et chaque groupe cherche une **reconnaissance sociale qui lui gagne l'estime des autres**.

Plus radicalement encore, notre culture contemporaine fait injonction à chacun d'avoir « à devenir soi-même », faute de quoi, « on passerait à côté de sa vie »... Mais qu'est-ce que ce « soi » qu'il faut devenir ? Il ne s'agit pas seulement de « donner du sens » aux événements que l'on traverse (ou qui nous traversent), ni de « donner un sens à sa vie », une « orientation » plus ou moins générale, mais de « **devenir une « identité » que l'on pose là-devant** » !

S'agit-il ici d'une « image » de soi ou d'un « idéal du moi » (du « sur-moi » de Freud) ? - Pas uniquement, dans la mesure où ce « soi » dépasse de beaucoup mes réactions psychologiques, ce que je suis actuellement et tout ce que je puis imaginer ou pré-voir ! Cette identité personnelle implique toute notre existence, et l'on préfère dire que l'« on se cherche » plutôt qu'« on cherche son identité ». Aussi cette identité personnelle n'est-elle pas « objectivable » ; elle ne peut se définir par des mots, elle ne peut être réduite à l'état d'« objet » d'aucun savoir (aucune science humaine ne peut en faire le tour) ; elle n'est finalement pas l'« objet d'un besoin », mais elle se présente à nous comme notre propre destinée !

Ce « soi », éminemment subjectif, a quelque chose de « neutre » et de transcendant qui déborde des limites de notre petite individualité ; il me renvoie à une relation inter personnelle (à un Père symbolique, à une solidarité, à une passion ?) qui est pourtant « plus moi-même que moi-même » disait Saint Augustin ! Et ce n'est que dans la **reconnaissance de ce « soi »** bien énigmatique (mais o combien prégnant) que l'on pourra retrouver une certaine **estime de soi**...

Mais cette quête d'identité est fort périlleuse et parsemée de contradictions car nos identités nous pèsent souvent en paraissant étouffantes ou réductrices ! L'appartenance à tel ou tel groupe semble alors un enfermement dans une place sociale, dans une fonction, dans une image, dans des habitudes qui ne nous conviennent plus... surtout quand ce groupe subit une situation de domination... Le rejet de son identité ou sa dissimulation se produisent à travers des « crises d'identité » plus ou moins violentes qui sont d'ailleurs beaucoup mieux connues que les « quêtes d'identité » qui, elles, sont beaucoup plus latentes.

Ainsi vivons-nous souvent des conflits d'identité entre une « bonne » et une « mauvaise » identité qui ne renvoient pas seulement aux codes sociaux qui valorisent plus ou moins telle ou telle identité. La reconnaissance de notre identité personnelle parmi les multiples qui nous sont imposées relève d'options singulières. Impossible de comprendre les méandres compliqués de nos quêtes d'identité indépendamment de notre désir de singularité qui, tantôt renforce les réflexes identitaires (et le risque de communautarisme est alors maximal) et tantôt les dissout ; il est au cœur de toute identité dès lors qu'elle est qualifiée de « personnelle » (et cela reste un enjeu pour les groupes autant que pour les individus !)

## **2. Où placer notre singularité ?**

Dans notre société, le besoin de singularité est au moins aussi fort que celui d'identité ! Il n'y a pas que les adolescents qui désirent se singulariser ! Nous n'aimons pas être noyés dans une masse anonyme ou dans un quelconque collectif ! Nous n'aimons pas l'uniformité des habits, des habitations ou des habitudes ! Toutes les appartenances collectives semblent fragilisées du moins parmi tous ceux qui se réclament de la modernité. Les modes de vie, les modes de pensée et la mode elle-même se sont diversifiés pour permettre à chacun de se singulariser.

Plus largement, nous pensons notre existence sous le mode de la singularité, bien plus qu'à l'époque de nos parents dont nous tenons à nous singulariser, tant pour le métier, pour le lieu d'habitation, pour les fréquentations, pour les modes d'éducation ou pour le genre de vie. Notons toutefois que cette

singularisation n'entraîne pas forcément une prise de distance ni une mise à l'écart : il a souvent été remarqué que la différenciation des relations familiales peut se concilier avec un renforcement des liens.

Bref, depuis la petite enfance où le bébé apprend à se séparer de sa mère de plus en plus, jusqu'à l'adolescence qui passe par une série de crises et par une réappropriation de son corps et de sa sexualité, et jusqu'au lit de mort où nul ne peut se faire remplacer, en passant par les rencontres amoureuses, par la création d'une famille ou l'apprentissage d'un nouveau métier, chaque péripétie de l'existence peut être l'occasion d'une singularité radicale et risquée par rapport à sa vie passée ou à celle des autres !

Et notre société semble avoir pris acte de ce désir de singularité : l'évolution des mœurs et du droit reconnaît une place singulière à chaque vie humaine, par opposition à la vie animale ou végétale ou aux objets inanimés ! De même que dans une famille, aucun enfant ne peut se substituer à un autre, dans nos sociétés démocratiques, chaque être est irremplaçable ! Toute voix compte ! La loi reconnaît à chacun les mêmes droits ! Le corps et la vie privée de chaque individu doivent être protégés par l'Etat (au même titre que leur propriété privée) ! Tout doit être mobilisé pour empêcher chaque mort... théoriquement !

### **Que d'illusions dans cette commune reconnaissance de la singularité de chaque homme !**

\* Au niveau de la société, par delà les apparences juridiques, la singularité de chacun n'est reconnue qu'à ceux qui sont à la bonne place : jamais les inégalités n'ont tant brimé la singularité d'autant de personnes : les étrangers n'ont que des droits limités et provisoires ; les Sans-Papiers ne sont reconnus que pour être incités à repartir contre leur gré ; les chômeurs ne voient pas reconnue leur force de travail ; les jeunes trouvent difficilement leur place ; les enfants les plus pauvres peuvent rarement développer leurs talents ; dans l'entreprise, le contrat de travail est bien individualisé, mais chaque travailleur et chaque cadre peut-être « jeté » et remplacé par d'autres (ici ou à l'autre bout du monde) à la moindre incompétence ou à la moindre difficulté économique.... Et face aux handicaps ou à la maladie, le soutien de la société est « compté » aux plus démunis...

\* Au niveau personnel, où reconnaître cette singularité ? Que notre corps et notre ADN nous singularisent, ainsi que notre sensibilité et notre affectivité, nul ne le conteste, mais dans notre comportement, où placer notre singularité ?

- dans un anticonformisme ? Que ce soit au moment de l'adolescence ou dans les luttes pour la reconnaissance des femmes, des jeunes d'origine étrangère ou des multiples groupes dominés, beaucoup cherchent à « se singulariser » par des signes distinctifs ou par des gestes symboliques qui s'opposent aux divers conformismes sociaux, ou encore en versant dans l'espace public des attitudes ou des thèmes de débat qui relèvent ordinairement de l'espace privé.
- dans une adaptabilité ? A l'inverse, beaucoup cherchent à se distinguer en se montrant à la pointe des dernières modes ou des techniques les plus sophistiquées qui formatent toute notre existence. Curieux d'ailleurs, cette propension de notre époque si friande de diversités, à multiplier les normes obligatoires et à homogénéiser les conduites (que ce soit sur une autoroute ou à la plage, avec un portable ou avec un micro-onde !) « Sois toi-même ! Sois conforme ! » Double injonction contradictoire de notre temps !
- dans une adhésion à un groupe plus ou moins fusionnel (et à toutes ses idées) ou dans le rejet d'un autre groupe (et dans le racisme)... ou bien dans le cumul des deux, à l'intérieur d'un communautarisme qui défie toute vie démocratique ?

Toutes ces différentes manières de singulariser se révèlent, à terme, illusoire car elles ramènent toutes à un nouveau conformisme imposé de l'extérieur aux personnes par des groupes ou par des rituels plus ou moins minoritaires.

Une autre illusion consisterait à rechercher notre singularité du côté de notre conscience et de notre volonté ! Nous sommes bien revenus du temps où l'on pensait que notre raison et notre vouloir suffisait à assurer notre autonomie souveraine à l'égard de tout notre monde ! « Maîtres de soi comme de l'Univers ! » osait-on prétendre... Plus que jamais, nous savons tout ce nous devons à notre environnement ; nous connaissons la petitesse de ce qui dans nos actes, relève de nous ! Que d'interactions et de forces diverses venues d'ailleurs se manifestent dans nos actes, même les plus novateurs ! Et d'ailleurs, dans leur expression de joie ou de sérénité, le jeune enfant ou le vieillard

mourant ne montrent pas moins de singularité et de créativité, quel que soit leur niveau de conscience et de volonté ou leur marge d'autonomie...

Mais où donc alors situer notre singularité ? Depuis longtemps, plusieurs traditions spirituelles ont placé cette singularité sous les auspices d'une « vocation » et pas uniquement pour les « vocations religieuses » : chacun peut avoir une vocation singulière qui l'appelle à quitter la voie à laquelle le destinait les déterminismes sociaux ou familiaux ! Dans le domaine artistique, on préfère évoquer les muses ou l'inspiration qui donnent à chaque créateur son style singulier ! L'existentialisme a mis en avant le concept d'« authenticité » pour indiquer comment chacun ne peut se réaliser lui-même qu'en se démarquant des déterminismes quotidiens, des pressions du groupe, des pensées toutes faites, bref de tout ce que l'« on » fait quand on se laisse porter par ne existence inauthentique !

« Chacun sa vie ! Chacun son chemin ! » Telle devient la nouvelle antienne de notre modernité ! Et elle n'est pas forcément égoïste ni égocentrique, dans la mesure où chacun peut bien tracer sa voie d'une façon éminemment collective et solidaire, mais elle est extrêmement exigeante, car chacun devient responsable de son existence à ses propres yeux et devant les autres, alors que tous n'ont pas les mêmes conditions et donc pas les mêmes possibilités objectives... et certains malchanceux pourraient bien culpabiliser leur échec...

Voilà que la reconnaissance authentique de notre singularité converge vers celle de notre identité personnelle, dans ces relations interpersonnelles concrètes où l'on sait se donner et recevoir, dans ces situations où l'on arrive à discerner entre nos identités d'emprunt ou d'occasion et notre identité personnelle du moment, dans ces instants de grâce où l'on devient « soi », où nos actes s'ajustent aux appels de la vie, où nos proches deviennent des intimes, où l'étranger devient un prochain...

### **3. Que dire des ressorts de la dignité ?**

Face à la maladie ou face à l'exclusion, face à la violence ou face aux agressions, face aux différents types de domination que nous subissons, nous nous sentons souvent blessés dans notre dignité et cela provoque des réactions vitales plus ou moins violentes, tantôt destructrice et tantôt constructives... Quand un jeune Beur se sent discriminé dans sa recherche de travail, quand un Cadre est écarté de ses responsabilités ou quand une femme est harcelée, il peut s'en suivre de l'abattement ou de la révolte... ou bien encore une résolution plus forte pour « s'en sortir ».

A l'inverse, un fort sentiment de dignité nous submerge quand nous participons à une solidarité ou quand nous échangeons avec un ami, quand nous arrivons à bien cuisiner, à créer du beau ou à nous dépasser ! Quelle source plus forte de dignité qu'un acte d'amour partagé ?

Est-ce la même dignité qui est mise en cause et comment la « définir » ? Et pourquoi tant d'écarts dans les réactions ? Davantage encore que l'identité ou que la singularité, la dignité échappe à toute définition unique, dépendant davantage encore des modèles culturels et des situations concrètes.

Parler de la Dignité d'une façon générale et en tirer des principes éthiques reste bien abstrait et souvent « décalé », tant qu'on ne se met pas « en situation ». Définir la Démocratie par la « reconnaissance de l'égalité de tous les hommes », **implique que l'on s'entende sur ce type-là de reconnaissance et qu'on la mette en œuvre par un engagement à la fois personnel et collectif** en allant bien au-delà de la simple reconnaissance juridique d'une égalité devant la Loi qui peut rester abstraite et théorique ! Définir la dignité par une aptitude à l'autonomie enlèverait aux agonisants, aux nourrissons et aux malades mentaux profonds l'accès à la dignité... et cela n'expliquerait pas pourquoi les personnes violées ou violentées (qui gardent bien sûr leur capacité d'autonomie) sont intimement atteints dans leur dignité.

Il est des situations, où cette reconnaissance de la dignité peut être évidente, et pour tous... pour peu que la situation soit elle-même pleinement reconnue : face à la mort, tous les gestes qui manifestent une réaction de dignité sont aisément compréhensibles ; ils touchent profondément tous ceux qui sont attentifs à « ces derniers moments » ! Il y a dans ces circonstances singulières, la possibilité d'une compréhension universelle ! Et pourtant que de proches ignorent ce qui se passe-là !

De même, dans les situations extrêmes, que ce soit dans les Camps, dans la Rue ou dans les anciens asiles, la dignité est le dernier bien qui reste aux personnes, elle mobilise toutes les dernières énergies des victimes, et tout lecteur de ces terribles récits peut aisément comprendre la force de ces réactions de dignité. Mais sur le moment et sur place, combien restent indifférents ? (Sans parler des tortionnaires qui, eux, savaient bien quelles fibres profondes ils touchaient ... et en jouaient !) . Et pour les personnes-elles mêmes, cette reconnaissance-là est extrêmement douloureuse ; elle est repoussée le plus loin possible ; elle ne « s'avoue » que longtemps après... et pas toujours...

Tout viol est une atteinte indélébile à la dignité, d'autant plus forte et durable qu'elle n'est pas reconnue, que des mots ne l'ont pas identifié comme ignoble et que la victime ne se reconnaisse pas comme tel, c'est bien là l'un des drames cachés de millénaires de pédophilie et de machisme !

Par contre, dans la majorité des cas, la dignité relève des codes culturels (au même titre que la pudeur ou que l'honneur) et du type de relations (sur un registre amical, familial, éducatif, commercial, professionnel...) : telle femme magrébine qui se sentirait offensée par un homme qui lui adresserait la parole dans une rue d'Alger, ne s'offusquerait pas dans le métro de Paris. Le tutoiement d'un élève par son Maître, affectueux à l'école primaire, peut paraître injurieux en Lycée (il ne l'était pas après Mai 68, quand il était réciproque !) et davantage encore dans la bouche d'un « Agent de Police » qui devient pour le coup un simple « flic » ! Et pour une simple gifle, que d'atteintes différentes à la dignité selon les situations !... etc...

La reconnaissance de la dignité implique une réciprocité, mais les inter-actions sont lestes et fluctuantes ; elles sont à repérer au cas par cas : tel élève ne peut guère se sentir reconnu dans sa dignité par un professeur quelle que soit l'attitude de celui-ci, tant que l'ambiance de classe est telle que le professeur lui-même est méprisé ! L'atteinte à sa propre dignité est même invoquée pour attenter à la dignité de l'autre ! Et il est si facile de se proclamer « victime » pour agresser l'autre, puis pour désigner des boucs émissaires ! C'est bien là tout le drame de tant de réactions de groupe ! Et c'est sans doute là l'une des pathologies de notre société dite « avancée » qui enferme tant de nos contemporains corrélativement dans une victimisation (pour soi) et dans une stigmatisation (à l'égard des autres) empêchant de reconnaître toute dignité, chez soi et chez les autres !

Ainsi par exemple, flics et jeunes ne peuvent que se traiter respectivement de racistes et de racailles dans certains quartiers et à certains moments chauds ! Mais ces mêmes policiers et ces mêmes jeunes peuvent se reconnaître autrement dès qu'ils coopèrent face à un accident ou dans un dispositif précis (c'était l'enjeu de la police de proximité ou de la « thérapie sociale » de Charles Rojzman ou des opérations de « qualification mutuelle » de Suzanne Rozenberg).

On ne peut se sentir reconnu dans sa dignité que par quelqu'un dont on reconnaît la dignité... mais dès lors que l'on se sent reconnu, le vis-à-vis est reconnu comme partenaires... Il existe dans ce « cercle vertueux » un effet d'entraînement qui peut casser le « cercle vicieux » des réactions identitaires ou communautaristes.

Mais il n'y a là rien d'automatique ! C'est chaque fois fort différent et fort risqué... A chaque type de situation, ses réponses appropriées ! C'est une affaire de « terrain » et de « pratique » plus que de théorie ! Travailleurs sociaux et enseignants des Banlieues s'exposent chaque matin à d'éventuelles agressions et à de possibles réussites dans un professionnalisme qui n'a rien à voir avec celui des équipes de « soins palliatifs » qui s'affrontent quotidiennement au risque de la mort, ni avec la militance de RESF qui accompagne des familles exposées au risque de l'expulsion.

Dans chacun de ces cas, il en va de la reconnaissance de la dignité de la personne humaine, avec toutes ses potentialités et ses dérives possible, sans naïveté ni « boniment » ! Car rien n'énerve tant les gens de terrain que les « bonnes âmes » qui font de grandes déclarations sur la dignité et qui stigmatisent les positions racistes, identitaires ou communautaristes... mais de loin... sans s'exposer eux-mêmes aux affres et aux joies d'une véritable reconnaissance. Cela suppose donc une « implication personnelle dans les interactions du moment » et aussi une vraie « compétence » pour déjouer les pièges et éviter de se laisser entraîner dans de fausses pistes !

Cette reconnaissance de la dignité de soi et des autres apparaît bien comme la reconnaissance la plus délicate et la plus risquée, vu qu'elle implique une réciprocité et une exposition pleine et entière de soi, dans tous nos actes, au sein de nos diverses solidarités et de nos multiples relations. Elle constitue un puissant ressort pour tout ce que nous sommes capables de faire ou de sentir : quand notre dignité est mise en jeu, tout notre univers change, et nous sommes prêts à renverser toutes les montagnes de nos déterminismes... Et dans chacun de nos actes, joue ce ressort plus ou moins vivement... (aux yeux du moins de notre philosophie de la personne qui, dans chaque circonstance, repère de vrais acteurs qui mettent en jeu leur dignité !)

Mais ce ressort est fragile, il peut s'emballer et nous entraîner dans des réactions violentes identitaires ou communautariste, comme il peut se casser, et nous enfermer dans la déprime ou dans une victimisation, dans une conscience malheureuse ou dans la plainte.

Ainsi, la reconnaissance de notre dignité ne peut donc s'opérer d'une façon générale ou abstraite, une fois pour toute... elle ne porte d'ailleurs pas vraiment sur notre dignité (et celle-ci n'est donc pas vraiment « l'objet » de notre reconnaissance, ni une quelconque « qualité » dont nous serions dotés ou privés). Et quand on parle d'une reconnaissance de notre dignité, on vise en fait une **reconnaissance authentique de nous-même**, en tant qu'elle est reliée aux deux autres reconnaissances ( de notre identité et de notre singularité) à la manière dont nous en avons parlé, au sein de relations intersubjectives : le personnalisme nous reconnaît dans notre dignité chaque fois que nous nous situons au sein des diverses interactions particulières qui nous déterminent et que nous métamorphosons, à l'aise dans notre singularité aimante et créative et dans nos identités multiples et fluctuantes : nous nous reconnaissons respectivement dignes chaque fois que nous nous sentons partie prenante d'une puissance de réciprocité, ancrée dans la Cité, ouverte sur l'avenir, porteuse de vie communautaire et d'**un profond sentiment de reconnaissance**.